



Lucien Gourong

Conteur et écrivain

(Téléchargé sur le site www.luciengourong.com)

Armand

Texte écrit pour la préface du livre « Du temps que je vivais »
paru aux Editions Arthémus (www.arthemus.com)

UN PETIT GARS TOUT SIMPLE

Il avait du talent. Il avait de l'humour. Il avait de la passion. Et de la poésie. À en revendre, par-dessus le marché. Des chansons. À offrir. Et à partager. Depuis un quart de siècle que nos routes se croisaient, de-ci, de-là, le petit gars Armand, ou Tonton Armand comme je l'ai toujours familièrement appelé, ne se ménageait pas quand il fallait défendre et se battre même pour une certaine idée de la chanson. Entendons la vraie. Aussi bien Française que Anglo-saxonne. Il aimait autant Brassens que Dylan, l'Irlande que la Bretagne. Car pour lui, comme pour beaucoup, il n'y avait qu'une seule chanson : la bonne. Sans cesse d'humeur égale, toujours présent quand il s'agissait de sortir la guitare et de servir un de ces textes qu'il avait découvert avec bonheur ou même une composition toute personnelle. Car il écrivait des chansons, le bougre. Des chansons qui, confiait-il, lui avaient inspiré par rien et dédié à personne.



C'est grâce à lui que j'ai été initié aux textes de Francis Blanche, Michel Fontaine, Pierre Dac, Boris Vian et bien d'autres. Il était déjà de ces artistes qui fréquentaient, voici plus de vingt ans, mon cabaret Kloz en Douet. Il me revient des soirées inoubliables où le chanteur devenait conteur. Ceux et celles qui l'ont entendu narrer « Mon frère Pierrot et moi » ne sont pas prêts d'oublier l'ironie décapante et la truculence facétieuse du personnage. C'était un petit gars tout simple, un gars bien, un gars chaleureux, qui avait bouffé pas mal de vache enragée, qui passait les caps difficiles de la vie en revenant toujours à ses amours premières : la poésie, la chanson qui veut dire quelque chose, la musique et les cordes d'une guitare. Je n'aime pas les hommages nécrologiques mais je me sens tellement orphelin, et je dois pas être seul dans tout ce pays de Lorient qu'il avait si bien loué à travers sa chanson « Je chanterai à la mer », que je n'arrive pas à faire deuil de cet héritier de Villon, Rutebeuf, de Ferré, cet épigone anar qui n'avait aucune chapelle, aucun parti, aucun drapeau, sinon la folle envie de faire plaisir à ce public qui l'aimait et savait le goûter.

Je l'ai écouté une dernière fois, il y a à peine huit jours. Il a été égal à lui-même. C'est à dire bon. Comme le pain dont on fait des tartines. C'est pour cela que je n'en dirai pas plus. Salut Tonton Armand.

Lucien Gourong

